

Cheyrou, Christine, *Les Ursulines de Québec. Espaces et mémoires*, Montréal, Fides, 2015, 212 pages

Geneviève Piché

Volume 70, Number 1-2, Summer–Fall 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1038296ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1038296ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Piché, G. (2016). Review of [Cheyrou, Christine, *Les Ursulines de Québec. Espaces et mémoires*, Montréal, Fides, 2015, 212 pages]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 70(1-2), 172–175. <https://doi.org/10.7202/1038296ar>

Melançon (théâtre). Ils rejoignent ainsi quelques autres auteurs qui font aussi le pont entre le déroulement de la crise et les réalités contemporaines (Pierre Anctil, Pierre Foucher, Michel Bock).

L'ensemble des textes méritait d'être publié, ce qui n'est pas peu dire pour un collectif de 460 pages. Bien entendu, les contributions demeurent inégales. Certains textes sont manifestement dérivés de projets de recherche sur des sujets connexes ; on pense notamment à Pierre Anctil, Pierrick Labbé et Damien-Claude Bélanger. Seul ce dernier réussit l'adaptation au thème du Règlement 17 de manière pleinement satisfaisante.

Bref, on a ici un ouvrage incontournable pour tout chercheur s'intéressant aux questions linguistiques, religieuses, identitaires, scolaires et minoritaires. On peut certes remettre en question le découpage des sections. On peut déplorer, aussi, le fait que les articles ne renvoient pas suffisamment les uns aux autres (il aurait souvent été facile et utile de le faire ; une ultime relecture pour faire ces ajouts n'aurait pas été de trop). Malgré tout, une belle unité se dégage du livre. Finalement, la qualité du travail d'édition de *Prise de parole* est excellente, la facture, splendide, même si l'ajout de quelques illustrations ou même d'un index aurait été souhaitable.

JOEL BELLIVEAU
Université Laurentienne

Cheyrou, Christine, *Les Ursulines de Québec. Espaces et mémoires*, Montréal, Fides, 2015, 212 pages.

À l'heure où la jeune génération numérique ne dispose pas toujours des repères nécessaires pour comprendre et s'appropriier le patrimoine et le vocabulaire religieux, où une part importante de la population québécoise perçoit les communautés religieuses et les monastères comme un univers qui lui est inconnu, voire interdit, la directrice et conservatrice du Musée des Ursulines de Québec, Christine Cheyrou, signe un ouvrage rafraîchissant et accessible à tous, magnifiquement illustré, sur l'histoire et la mémoire de la première communauté religieuse féminine enseignante à s'implanter en Nouvelle-France.

Cet ouvrage s'inscrit dans une historiographie en plein renouveau. Depuis les quarante dernières années, les spécialistes de l'histoire religieuse québécoise se sont surtout concentrés à produire d'admirables

synthèses sur les origines et l'évolution des communautés religieuses. Ne nommons ici que Denault, Jean, Voisine ou Laperrière. Ce défrichage a permis à d'autres chercheurs – tels que Dumont, Fahmy-Eid, Juteau, Laurin et Danylewycz – d'analyser la portée du travail social accompli par les religieuses dans le Québec contemporain. Plus récemment, quelques ouvrages, comme celui de Deslandres, Dickinson et Hubert sur les Sulpiciens (2007), ont éclairé le parcours distinct de certaines communautés religieuses. Mais devant l'effervescence provoquée par l'adoption de la *Loi sur le patrimoine culturel* en 2011, et devant les sérieux enjeux qui se posent aux communautés et aux municipalités sur l'avenir des bâtiments patrimoniaux à connotation religieuse, le patrimoine matériel et immatériel religieux du Québec est devenu un riche champ d'étude qui appelle à préserver la mémoire de ces communautés religieuses, encore bien vivantes. Du fond de l'ancien cloître des Ursulines, Christine Cheyrou semble avoir entendu ce plaidoyer. Tirant partie des travaux de Pierre Nora sur les lieux de mémoire, Cheyrou utilise l'espace créé par le monastère trois fois centenaire pour illustrer la constitution, les formes et la transmission de la mémoire des Ursulines. D'emblée, l'auteure affirme que cet ouvrage n'est « qu'une fenêtre sur une mémoire qui [...] déborde largement le cadre de cette étude » (p. 16). Il ne faut pas s'attendre ici à une histoire exhaustive et chronologique de la communauté des Ursulines, ni à une étude scientifique spécialisée. L'œuvre a d'abord été conçue pour le grand public, dans une optique de vulgarisation. Et l'auteure gagne son pari.

La première partie de l'ouvrage nous permet de remonter le temps, à la recherche des origines de la mémoire des Ursulines. L'auteure y présente notamment le *Vieux Récit* – la réécriture des Annales après l'incendie de 1686 –, la première source mémorielle de la communauté. Elle y détaille également le cadre de vie d'une communauté religieuse cloîtrée, selon les constitutions, les règlements et les coutumiers issus de la règle de saint Augustin. Rassemblés, ces cadres de la mémoire dictent des valeurs, des buts, un mode de vie et des usages aux religieuses, qui les respectent fidèlement. L'espace du cloître, « cet univers confidentiel et protégé » (p. 58), perçu avant tout comme un lieu de mémoire, est enfin mis en avant-plan, avec ses grilles, son tour, ses exigences, ses rencontres, ses espaces de travail et de récréations.

La seconde partie se consacre aux formes sous lesquelles la mémoire se constitue. L'histoire des Ursulines, surtout pendant l'époque de la Nou-

velle-France, s'apprend et s'enseigne d'abord à travers le récit et le parcours des objets, des lieux et du patrimoine matériel qui la sous-tendent. Mais cette forme de mémoire n'est pas unique et ne peut à elle seule témoigner d'une histoire pluriséculaire. Elle s'allie et s'amalgame plutôt avec l'« incontestable puissance » (p. 124) de l'écrit. Au monastère, la production et la préservation de la mémoire écrite exigent une gestion et un encadrement précis, une protection et une conservation assidues. La mémoire orale participe également à la construction de la mémoire et de l'identité des Ursulines. Le récit des anciennes mères, véritable « héritage familial » (p. 151), résonne à travers les murs du monastère. Puisant dans les riches entrevues réalisées avec des Ursulines, Cheyrou réussit d'une main de maître à faire revivre la règle du silence, le passage du temps rythmé par les cloches, les différents savoirs enseignés aux novices. Elle y dévoile les « trésors documentaires » (p. 168) du patrimoine immatériel des Ursulines. Certes, la mémoire est d'abord matérielle, concrète et palpable, mais elle est aussi beaucoup plus que cela. Elle s'écrit et se raconte, dans toute sa subjectivité et son authenticité.

La troisième partie, « La transmission de la mémoire », cède enfin la parole aux religieuses elles-mêmes, aux éducatrices qu'elles ont été au cours des derniers siècles. Leurs témoignages, écrits et oraux, occupent, au grand plaisir des lecteurs, tout l'espace disponible. Dans ce chapitre, l'appel de la vocation, le charisme de la communauté et la formation des novices côtoient la vie et le quotidien au pensionnat. À coup sûr, le lecteur déplorera la minceur du chapitre et en redemandera davantage !

Les Ursulines de Québec. Espaces et mémoires est porté par le vent de renouveau qui souffle sur l'historiographie religieuse. Seul petit bémol : si les documents d'archives et les photographies d'objets et de peintures abondent au fil des pages, redonnant vie au récit qui y est raconté, il est quelque peu dommage que l'auteure n'ait pas utilisé davantage les sources primaires originales, et somme toute inédites, dont regorgent les Archives des Ursulines. Mis à part le *Vieux Récit* et certains actes capitulaires, l'auteure use plutôt de travaux déjà publiés, notamment ceux d'Oury et de Roy, pour citer ses sources. Par ailleurs, les photographies auraient gagné à être imprimées sur du papier de meilleure qualité ; la facture du livre ne leur rend définitivement pas hommage. Cela dit, cet ouvrage se révèle être une excellente introduction au patrimoine matériel et immatériel d'une communauté religieuse à l'origine de ce pays. Sans être un ouvrage de référence majeur sur l'histoire des Ursulines, il atteint pleinement son objectif,

celui de permettre «à la mémoire du monastère des Ursulines de Québec de pénétrer dans notre mémoire individuelle» (p. 208) et, j'ajouterais, dans notre mémoire collective, afin de préserver un passé garant d'avenir.

GENEVIÈVE PICHÉ

Historienne-archiviste responsable du Centre d'archives
Le Monastère des Augustines

Courtois Charles-Philippe et Laurent Veyssière (dir.), *Le Québec dans la Grande Guerre. Engagements, refus, héritages*, Québec, Septentrion, 2015, 248 pages.

Publié au début du centenaire de la Première Guerre mondiale, *Le Québec dans la Grande Guerre* visait à faire le point sur les connaissances, à approfondir le questionnement et à explorer de nouvelles pistes de recherche concernant les effets de la Première Guerre mondiale sur le Québec et ses habitants. Treize chercheurs ont produit des courts articles – de 5 à 20 pages chacun – regroupés en trois parties: l'engagement et l'expérience combattante, le refus de la conscription et l'effort de guerre ainsi que l'héritage de la Grande Guerre au Québec.

La partie *Engagements* aborde *a priori* des thématiques mieux connues, telles que la mobilisation canadienne-française, la formation du 22^e bataillon ainsi que les retombées politiques de la crise de la conscription. Elle regroupe aussi des recherches novatrices. Nous avons particulièrement apprécié l'article de Jean Lamarre, qui discute de la présence franco-américaine dans l'armée américaine à partir du printemps 1917. Lamarre nous initie à deux sources peu connues: les lettres d'Antoine Jobin à sa mère et le journal personnel d'Albert Béliveau. Les deux hommes, qui s'enrôlent dans l'armée américaine à l'été 1917, sont issus de familles canadiennes-françaises établies sur la côte est américaine. Jobin, d'origine bourgeoise, sera interprète auprès du général James F. Bell, entre autres. Quant au soldat Béliveau, qui arrive en France au début 1918, son journal offre des réflexions intéressantes sur les Canadiens français, la conscription au Canada et les vues britanniques sur les «coloniaux». Un article aussi court ne peut qu'aiguiser notre appétit, mais les résultats initiaux nous font espérer que le sujet sera approfondi davantage.

La section *Refus* de l'ouvrage s'ouvre en force. L'historienne Béatrice Richard y propose de revisiter l'image, bien ancrée dans la mémoire col-